

Archives de sciences sociales des religions

Numéro 116 (octobre - décembre 2001)
Varia

Françoise Aubin

Paul R. Katz, *Images of the Immortal. The Cult of Lü Dongbin at the Palace of Eternal Joy*

Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, xvi + 309 p., (cartes, illustr., liste des caract. chinois, index)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Françoise Aubin, « Paul R. Katz, *Images of the Immortal. The Cult of Lü Dongbin at the Palace of Eternal Joy* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.27, mis en ligne le 11 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/index482.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
<http://assr.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://assr.revues.org/index482.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

chables préconisent mais qu'Ambedkar pense être inefficace, et « sortir » de celui-ci dans l'espoir d'établir une identité *Dalit* autonome, hors de la hiérarchie des castes. Sur ce point, les événements ont montré depuis qu'il n'en était rien, mais il est certain que l'action politique et la conversion d'Ambedkar ont puissamment contribué à revaloriser l'image que les intouchables pouvaient avoir d'eux-mêmes, et ont amorcé et développé la politisation des *Dalits* en tant que tels. Ambedkar est mort quelque peu amer, estimant limités les résultats qu'il avait obtenus. Mais il reste indubitablement le précurseur de mouvements contemporains dont l'importance sur l'échiquier politique est devenue déterminante.

Quelques remarques. Si le plan adopté permet une présentation logique des domaines d'action d'Ambedkar, c'est un peu au détriment de la perception de l'interrelation de ses positions – une utile chronologie, à la fin, permet néanmoins de remédier en partie à cet inconvénient. Par ailleurs, le livre, très documenté, n'exclut pas quelques simplifications : l'A., lorsqu'il évoque l'économie villageoise traditionnelle en termes de système ritualisé de patronage, système dit *jajmani* (p. 29), ne fait pas état de la discussion critique qui s'est développée à ce propos ; sa présentation des mouvements dévotionnels (p. 32) paraît dans un premier temps quelque peu idéalisée quant à leur capacité à « relativiser la hiérarchie des castes », alors même qu'Ambedkar a dénoncé, à juste titre, le conservatisme social qui s'en accommode fort bien – ce dont le livre rend en effet compte par la suite (p. 89). Enfin, le souci de restituer toute son importance à Ambedkar conduit à passer trop rapidement sur de réels conflits d'idées et de stratégies avec les autres leaders intouchables (sur lesquels davantage de détails n'aurait pas été inutile), ces derniers étant facilement brocardés comme étant de simples opportunistes ou des fantoches – l'un d'eux est réduit à n'être que « l'intouchable du Congrès » (p. 158) : le débat au sein des basses castes sur les choix à effectuer méritait sans doute un traitement plus équilibré.

Au-delà de ces remarques, l'ouvrage de C.J., écrit avec une grande clarté, est incontestablement un outil essentiel pour comprendre les développements politiques de la première moitié du XX^e siècle en Inde, et pour se familiariser avec une figure devenue le symbole de la lutte des intouchables pour une société égalitaire.

Gilles Tarabout.

116.27

KATZ (Paul R.).

Images of the Immortal. The Cult of Lü Dongbin at the Palace of Eternal Joy. Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, xvi + 309 p., (cartes, illustr., liste des caract. chinois, index).

Lü Dongbin, une divinité de Chine du Nord dont le culte, très populaire à la fin de l'époque impériale, a commencé à s'affirmer vers le X^e siècle, a pour assise le Yongle gong, « Palais de l'Éternelle Joie », au cœur historique de la Chine, à l'extrême sud-est du Shanxi, dans la brusque courbe que le Fleuve Jaune opère lorsque, venant d'achever sa boucle dans les steppes, il s'engage dans la grande plaine. L'évocation de l'environnement historique du temple (déplacé d'une vingtaine de kilomètres, au site actuel, entre 1959 et 1966 en raison de la construction d'une digue sur le fleuve, mais non touché par la Révolution culturelle), la description détaillée de ses salles et de leur contenu, l'historique du culte et les témoignages épigraphiques, littéraires et picturaux s'y rapportant constituent un apport à l'histoire, d'une part, des lieux sacrés de la Chine et, d'autre part, de la constitution d'un culte relevant originellement du taoïsme. Mais ce brillant travail va bien au-delà d'une histoire religieuse locale. Comme dans sa précédente étude sur un culte développé dans la Chine côtière du centre en réponse à des épidémies récurrentes (*Demon Hordes and Burning Boats. The Cult of Marshal Wen in Late Imperial China*, 1995 [cf. *Arch.* 98.43]), il pose des principes méthodologiques solides auxquels il entend se conformer : l'histoire sociale, venant épauler l'histoire religieuse et celle des idées, doit permettre d'échapper à une vision faussement unitaire des croyances chinoises et de discerner dans celles-ci les différents publics visés et les divers types de mécènes concernés d'époque en époque. Mieux encore : il manie avec une virtuosité éblouissante les conclusions des spécialistes de l'histoire religieuse et intellectuelle de la Chine et les théories à l'œuvre dans les sciences humaines en général pour les faire siennes, ou les réfuter, en matière de micro-histoire, de contextualisation et de réception des idées, d'hégémonie intellectuelle, etc.. Le résultat est à la hauteur de ses ambitions.

Il dépeint une divinité extrêmement complexe. Le personnage mis en avant par les spécialistes du culte taoïste est un patriarche de cette branche taoïste de la « Réalisation parfaite » (*quanzhen jiao*) florissante sous les dynasties étrangères des XII^e-XIV^e siècles ; pour le bon peuple, un thaumaturge efficace ; pour les commerçants et les artisans, un saint patron de leur métier ; pour les membres de

l'élite locale, un des leurs. Et les sources, très variées, répondent aux attentes de chacun de ces groupes. Sur place, l'épigraphe témoigne de divers patronages – impérial, élitiste, taoïste ; et les peintures murales, sous deux types distincts, expression du ritualisme taoïste, matériel pédagogique pour une édification morale, forment un moyen puissant de transmission de messages aux pèlerins illettrés ou peu lettrés. Mais les recueils d'histoire locale, les récits et légendes, les pièces de théâtre offrent des visions de la divinité fondamentalement divergentes de celle que veulent projeter les élites laïques ou religieuses, ce qui indique que « l'hégémonie intellectuelle », selon la théorie de Gramsci, tentée par les classes dominantes se heurte à un processus actif de contestation. Un exemple précis en est fourni par le fait que les différentes représentations de Lü Dongping échappent à la métaphore usuelle de la divinité bureaucratique au profit de sa personnalité taoïste, de ses pouvoirs spirituels ou, pour la classe lettrée, de sa moralité. En annexe : une liste descriptive des 52 peintures didactiques murales du Yongle gong. On regrettera seulement la mauvaise qualité des quelques reproductions de peintures, données en noir et blanc et à peine déchiffrables, alors qu'il existe de somptueuses reproductions chinoises en couleur ; et l'on remarquera que, mise à part une intéressante réflexion sur l'artisanat pictural au Moyen-Âge chinois (pp. 135-142), l'auteur a laissé de côté l'aspect de ces peintures qui a le plus attiré les auteurs de la RPC, leur témoignage sur la vie matérielle du XIII^e siècle.

Françoise Aubin.

116.28

KIESER (Hans-Lukas).

Der verpasste Friede. Mission, Ethnie und Staat in den Ostprovinzen der Türkei 1839-1938. Zürich, Chronos, 2000, 642 p. (bibliogr., annexes, glossaire, index, graphique, tableaux, illustr., cartes).

L'imposant ouvrage de H.-L.K. est issu d'une thèse consacrée aux provinces orientales de l'Empire ottoman, soit un ensemble géographique qui s'étend de la Méditerranée à la Mer Noire, de la frontière russe et perse à Alep et Mossoul (Syrie et Irak actuels).

Ce travail se distingue d'abord par la qualité de l'édition. Il offre de nombreuses statistiques sur l'activité missionnaire, une chronologie, un glossaire, un index et des cartes, qui en font un instrument de travail indispensable pour se documenter sur la contrée et la période étudiées. Il propose encore 11 documents annexes

(en allemand, en français, en turc et en anglais), principalement d'origine missionnaire.

Il est également richement illustré de 128 photographies d'époque, provenant pour l'essentiel des missions protestantes. Si beaucoup d'entre elles sont posées, parfois conventionnelles, elles mettent cependant en scène de manière vivante lieux et acteurs de l'histoire racontée dans l'ouvrage. Leur intérêt réside dans cette distance qu'elles instaurent, dans cette confrontation qu'elles donnent à voir entre mondes traditionnels et modernisation à l'occidentale. On est frappé par ces scènes dans lesquelles d'austères bourgeois en redingote ou des femmes en chapeau (les missionnaires) côtoient des hommes coiffés de turbouches ou de turbans. Des images de magasins, d'ateliers, de réfectoires et de dortoirs, où tout respire l'ordre et l'hygiène, où femmes et enfants sont habillés à l'euro-péenne, contrastent vivement avec des clichés qui fixent une population dépeuplée de nomades, de paysans, ou, surtout, de réfugiés.

Le titre de l'ouvrage (« la paix manquée ») résume en une formule le siècle écoulé entre le début des *tanzimat* (ère des réformes) et l'installation définitive de la République turque monoconfessionnelle, nationaliste et centralisée. Il sous-entend l'échec des politiques entreprises pendant cette période, en faisant référence à la résurgence de la question kurde et alévie et (d'une autre manière) de la question arménienne, dans la Turquie actuelle. En introduction, l'auteur fait la critique d'une historiographie qui a pratiqué le partenariat académique avec la Turquie en période de guerre froide, ménageant ainsi l'idéologie nationale turque en évacuant depuis les années 1920 la question du véritable « nettoyage ethnique » qui venait de se produire, première application « d'une pensée darwiniste-nationaliste radicale » (p. 16). Son travail se situe au contraire dans le courant actuel de réexamen des situations de mixité religieuse et d'interculturalité, dont son champ d'étude offre une expérience précoce.

La région se caractérisait en effet, au début de la période étudiée, par sa mixité ethnique, puisqu'elle était peuplée pour l'essentiel de Kurdes et d'Arméniens, les premiers renforçant progressivement leur poids démographique aux dépens des seconds. Sa disposition confessionnelle était plus complexe, puisqu'en dehors des sunnites, on trouvait une forte implantation de musulmans dissidents (alévis, appelés *kizilbash*), très proches du point de vue des mœurs et des croyances des Arméniens, qu'ils côtoyaient. Les missionnaires protestants, touchés par leur disponibilité, les tinrent d'abord